

Chronologie des événements

Décembre 322 à janvier 323



Le vent de la mer portait en son fond un froid cinglant. Une sensation que le marin avait ressentie à maintes reprises, signe que l'hiver approchait à grand pas. Cette fois-ci, Umberto Casielli avait décidé de prendre les devants de son armée afin d'être premier arrivé à destination. Seul avec sa garde personnelle sur son navire, il se devait de bien planifier l'opération. Déjà, il voyait se dresser au loin les sombres masses montagneuses des Crocs, au nord de Fel, et il appréhendait les menaces qu'il allait y rencontrer. Depuis plusieurs mois, des rapports confirmaient que les Véritas exilés du Val-de-Ciel y avaient pris racine en remplacement des anciens brigands des Crocs. Toutefois, personne n'avait encore osé aller éradiquer ce nid d'hérétiques. Il serait le premier à le faire avec ses alliés du royaume.

À l'approche des pics montagneux sur l'horizon, le capitaine ordonna au navire d'accoster dans la baie à bâbord et de jeter l'ancre. Encore loin du repaire de l'ennemi, sa cohorte planterait son bivouac en ce lieu pour la nuit. Dès que ses alliés seraient sur place, le plan serait mis en branle.

Le lendemain, ces renforts commencèrent à apparaître sur la Mer Blanche. Tout d'abord, ce fut Cassiopea De La Brise, à bord d'une modeste caravelle, qui transportait avec elle plusieurs vases de céramique contenant plusieurs litres d'une concoction d'huile et de matériaux hautement inflammables. Grâce à elle, le campement de fortune des Véritas allait pouvoir être réduit en cendres en vitesse. Succéda à la Salvameroise un contingent avhorois de cinq cents soldats envoyé par Victor Cerbère. Le surlendemain, ce fut au tour de l'officier de Childéric des Martial de débarquer sur la côte nord des Crocs en compagnie des armées de la Compagnie du Heaume en Arcancourt. Toutefois, cinq jours après l'arrivée d'Umberto, le gros des armées du stratège principal n'avait toujours pas fait son apparition. Cette situation était plus qu'irrégulière.

C'est près d'une semaine après que le capitaine salvamerois ait posé le pied au nord de Fel qu'un pavillon pointa à l'horizon. L'homme attendait deux navires, mais un seul fendait les eaux. Qui plus est, celui-ci semblait bien peu peuplé. Lorsque Clara Louiz Tecles, son officière, débarqua suivie de trois cents soldats envoyés par Hadrien Visconti, il comprit la situation. La dame lui expliqua :

« Mon seigneur, après votre départ du comté des Coraux, nos forces ont été interceptées par une flotte valécienne. Celle-ci devait penser que nous nous dirigeons vers le comté d'Émeraude pour contribuer à la guerre contre Réналd de Montboisé. Après un violent affrontement sur mer, nous avons dû regagner le port afin d'éviter l'anéantissement total. C'est sous le couvert de la nuit que j'ai pu gagner la cité d'Yr et lever les forces de messire Visconti. Toutefois, les centaines de guerriers que vous deviez envoyer en partance des Coraux n'ont pas pu me suivre. Vous m'en voyez désolée. »

Umberto poussa un juron. Quand ses compatriotes vinrent s'enquérir de la situation, il se contenta d'une brève réponse : « Nous sommes à court de plus de cinq cents soldats. Notre victoire n'en sera que plus mémorable. »

Tout au long de la journée qui suivit, le marin fit des rondes le long des tentes, causa avec les hommes et les assura de la victoire imminente. Pour plusieurs veilleurs postés dans ces crevasses rocheuses

depuis près d'une semaine, ils répondaient généralement qu'ils attendaient avec impatience leur déploiement. De bons soldats, se disait Umberto, rassemblés d'un peu partout en Ébène pour une seule cause. Et il veillerait à ce que ceux-ci retournent à leurs familles, ou dignement dans les bras du Céleste. Clara le sortit alors de ses pensées : « Amiral, commandant, nous sommes prêts », envoya la femme, dont le plastron de fer était orné de l'hippocampe doré des Coraux.

- Parfait, révisons!, répliqua le marin.

Les officiers se rassemblèrent dans la tente de commandement et, pendant près d'une heure, ils repassèrent les éléments de leur stratégie. Selon les rapports et les études du terrain réalisés préalablement, il était clair qu'un assaut direct sur les palissades des Véritas ne serait pas l'option la plus efficace. Mais bonne logique va, toute forteresse, aussi petite soit-elle, a une porte secondaire en cas d'urgence. Vu l'emplacement des remparts, l'accès ne pouvait qu'être à l'arrière, sur le flanc des montagnes. C'est là qu'ils frapperaient en force. Il n'y aurait pas un Véritas qui sortira de là vivant, si tout allait selon le plan du stratège. Mis à part quelques prisonniers ou du butin de guerre, il raserait toute trace de ce hameau par le feu.

Le lendemain matin à l'aube, l'armée se mit en marche. Le déplacement devait durer deux jours. Dans les ravins et sur les rebords des falaises escarpées, l'avancée de la colonne était aussi lente que laborieuse. Qui plus est, avec la chute récente des premières neiges, chaque pas exigeait un effort supplémentaire. C'est finalement au troisième jour, vers midi, que les légions se déployèrent devant ce qui devait être une modeste palissade d'un camp de réfugiés.

Or, ce qui se dressait devant eux était tout autre. Devant les palissades de bois renforcées par des dizaines de billots massifs, des fosses avaient été creusées, donnant au fortin les allures d'un petit château. Sur les chemins de ronde de la place-forte, des centaines de points argentés reflétaient les rayons du Soleil qui dardait la région ce jour-là. En certains points, des arbalètes massives rappelant des scorpions ou des balistes avaient été installées. Dans le ciel, à l'arrière des remparts, des colonnes de fumée épaisses trahissaient la présence d'un grand nombre de feux de camp et, conséquemment, de défenseurs. Toutefois, ce qui choqua Umberto et ses compères, c'étaient les fanions qui pendaient à intervalle régulier le long des murs : un ours argenté sur champ bleu royal. Les bannières de la famille Aerann.

Quelques minutes après l'arrivée de la légion, les portes du bastion s'ouvrirent au loin, laissant émerger un groupuscule de cavaliers. À sa tête, une femme inconnue trottait lentement, brandissant un étendard Aerann en signe de pourparlers. Umberto et ses officiers enfourchèrent leurs montures et allèrent à sa rencontre. Dès que les deux cohortes furent à portée de voix, la femme s'exclama :

« Forces de Salvamer et du royaume d'Ébène, vous êtes ici sur le territoire du duché de Fel. Terres des ducs Aldrick et Ferval Aerann, vous n'avez aucun droit de vous y tenir sans autorisation. L'armée qui vous accompagne me paraît avoir pour objectif de s'en prendre aux hommes, femmes et enfants résidant dans la communauté d'Élévation, derrière moi. Par décret de la maison Aerann, les habitants d'Élévation sont considérés comme des sujets loyaux et fidèles de Fel et devront être protégés comme tels. Ceux-ci se sont rangés dans la paix de Fel et ont accepté ses lois et convictions. Derrière ces murs se trouvent donc non seulement la milice d'Élévation, mais aussi une légion des Banches. Si vous deviez vous attaquer à ces murs, vous seriez seuls responsables d'une déclaration de guerre envers Fel et son peuple. Réfléchissez bien messire. »

La messagère ayant terminé de livrer son message, Umberto jeta un regard aux commandants derrière lui. Tandis que tous se tenaient prêts à répondre au moindre ordre d'attaque du seigneur salvamerois, celui-ci se contenta d'esquisser un étrange sourire en coin. Il pressa alors les flancs de son cheval et trotta lentement et seul vers la femme. Il posa la main sur le pommeau doré à tête d'hippocampe de son long sabre, dégaina d'un geste vif sa lourde lame et brandit celle-ci à quelques centimètres de la gorge de la messagère. Stoïque, elle fit signe à ses gardes de demeurer immobiles. Au loin, sur les murs, les archers bandaient leurs arcs, n'attendant que l'ordre de cribler de flèches cet effronté venu de l'Est. Bien conscient de sa situation, il laissa plutôt échapper un rire incontrôlable, de plus en plus fort, au grand malaise tous ceux qui assistaient à la scène.



« Attaquer Fel! Vous ne vous lasserez donc pas de ce petit jeu, n'est-ce pas?, lâcha le Salvamerois en reprenant ses esprits. S'il n'en tenait qu'aux Illuminés qui règnent en ce moment sur le trône, votre tête serait déjà détachée de votre corps. Fort heureusement, vous vous trouvez devant ce qu'il reste de moins sensé dans ce Royaume. Et ce n'est pas faute qu'ils aient essayé d'avoir raison de moi! Oui, il y a encore sur ces terres quelques gens qui ont des principes. »

Rangeant son sabre, au grand soulagement de tous (et surtout de la messagère), Umberto retourna cette fois sa monture vers les soldats et leurs commandants, qui étaient toujours aux aguets, et s'adressa à eux d'une voix portante :

« Nous étions venus ici accomplir la tâche que ce lâche de Rénald de Montboisé a laissée inachevée. Ce sont des hérétiques que nous chassions, et nous n'avons trouvé que des félons. Nous ne sommes pas ici en tant que larbins de quelque Princesse illuminée. Qu'elle vienne saigner elle-même dans ces montagnes si elle désire que cette attaque ait lieu! Les soldats d'Avhor, de Salvamer et les guerriers de la véritable Foi, tous ces gens ont déjà beaucoup trop saigné pour ne se faire offrir en retour que des insultes par la Couronne et ses suivants. Pas une goutte de notre sang ne sera versée pour eux aujourd'hui! »

Levant les yeux vers la ville fortifiée, Umberto remarqua une nouvelle colonne de fumée noire qui s'élevait de l'arrière des palissades. Sans plus attendre, il ordonna aux soldats de retraiter immédiatement, car aucune attaque ne devait avoir lieu dans ces conditions. Or, les troupes avaient à peine fait quelques pas que le seigneur entendit l'un des gardes felbourgeois de la messagère s'esclaffer en prononçant quelques mots : « Pleutres. Des pleutres! Restez-y, dans vos mensonges si confortables! »

À la surprise de tous, le Salvamerois sortit un pistolet de sa ceinture et tira un coup dans la direction de l'insolent. La balle atteignit le jeune homme en plein visage, souillant au passage les habits des compatriotes à ses côtés. Le corps sans vie du garde chuta de son cheval et colora la neige d'une flaque

de sang grossissant à vue d'oeil. Puis, sans prononcer un mot, Umberto donna deux coups aux flancs de son cheval et poursuivit sa route en compagnie des armées. Les armées de Fel ne les poursuivirent pas.

Il ne devait pas y avoir de combat en ce jour. La découverte que Fel abritait et protégeait désormais les Véritas suffisait. L'Oracle des Aurésiens, Ferval, n'avait jamais caché qu'il souhaitait ouvrir la foi célésienne à l'ensemble de l'humanité et l'élever vers des principes spirituels plus englobants. Son acoquinement avec les Siludiens l'avait prouvé. Cependant, sa main tendue aux Véritas était une nouveauté qui pouvait en inquiéter plus d'un.

Résumé : Une coalition ébénoise lance un assaut surprise sur les fortifications des Véritas présents dans les Crocs, au nord de Fel. Or, celle-ci suspend ses plans lorsqu'elle apprend que les Véritas font désormais partie de la paix de Fel et sont considérés comme des sujets des ducs felbourgeois.



L'ARRIVÉE

Le 4 décembre, tandis que Gué-du-Roi fumait encore, les premiers regroupements venant porter assistance à la populace locale arrivèrent aux portes de la forteresse. Fut sur place en un premier temps Vassili de Vignole, représentant des Mille bannières et responsable de la remise sur pieds de la capitale. Afin de s'assurer de la sécurité des lieux avant de faire entrer les constructeurs, guérisseurs et autres acteurs du redressement de la cité, il était accompagné de plusieurs militaires et soldats. Dans les délégations en présence, on pouvait voir les bannières Apfel, Crevoitier, Branderband, du Carcajou et également celles de la Compagnie hospitalière, qui s'ajoutaient aux troupes des Mille bannières. À son entrée dans la cité, Vassili s'adressa aux gueux venus assister au spectacle :

« Citoyens de Gué-du-Roi! Nous venons remettre en ordre ce qui a été souillé par des gens malveillants. Les seigneurs d'Ébène se lèvent afin de venir en aide à votre capitale. Laurois, Lauroises, sachez que nous mettons déjà bien des ressources à la disposition de la cité. Nous tâcherons de faire du mieux que nous pouvons pour remettre Gué-du-Roi sur pieds dans des délais les plus brefs possible. »

À la suite de l'allocution et à la vue des nombreux soldats, bien des citoyens sur place quittèrent les lieux, toujours traumatisés par la vue des armes déployées et par le bruit des bottes sur le parvis. Rapidement, les effectifs s'activèrent afin d'assurer la sécurité de la Place de la Rédemption, là où les opérations principales auraient lieu. Des tentes furent montées et à l'intérieur de celles-ci on installa plusieurs équipements médicaux, de construction ou à des fins de cuisines rudimentaires pour nourrir le peuple.

Après quelques heures à accomplir de nombreuses tâches, la population qui avait fui, accompagnée de nouveaux curieux, commença à revenir, envieuse de recevoir des soins et de la nourriture. Le peuple appelait à ce qu'on lui vienne en aide dans l'immédiat. Malheureusement, les guérisseurs, les cuisiniers et leurs autres volontaires n'étant pas encore arrivés avec leurs vivres et biens de première nécessité et il était donc impossible de répondre aux demandes des pauvres gens. La panique commença à s'installer dans la foule et les soldats durent réprimer les miséreux.

Toute la nuit du 4 au 5 décembre, les soldats repoussèrent avec le moins de violence possible les mendiants qui quémandaient en périphérie de la Place de la Rédemption. Ce contretemps aurait été bien simple à gérer en lui-même, mais les soldats réalisèrent bien vite que la ville n'était pas encore entièrement sécurisée. Ce rappel brutal se fit lorsque, au coucher du Soleil du 9 décembre, un carreau d'arbalète propulsé par un tireur embusqué se planta dans l'œil de l'un des soldats hospitaliers de Carnéade d'Airain. La panique s'installa rapidement, autant chez les soldats que chez les indigents dans la foule. Quelques dizaines d'hommes et femmes vêtus de bures noires et arborant le symbole solaire des Disciples de la Pureté sortirent d'une ruelle et, avant que l'alerte ne puisse être sonnée, égorgèrent plusieurs soldats. Ils profitèrent ensuite du chaos ambiant pour disparaître dans les dédales urbains. Au final, on recensa des dizaines de gardes morts, sans même qu'on n'attrape un seul malfrat. Néanmoins, les effectifs de Carnéade conservèrent leur sang-froid. Préparés à cette éventualité, les zélotes hospitaliers réagirent promptement et divisèrent la foule en panique afin d'éviter que la grande place ne soit submergée par le chaos. Dans les rues environnantes, les soigneurs et officiers de la congrégation offrirent de leurs propres ravitaillements et ressources afin d'apaiser temporairement la population en

l'attente de l'arrivée des convois officiels. Ainsi, en sacrifiant leur confort, les guerriers de Carnéade permirent un certain répit aux sauveteurs de la cité.

La semaine qui suivit fut difficile, les défenses furent consolidées avec les conseils des compagnons hospitaliers et on repoussa avec plus de fermeté les mendiants. Heureusement, le 10 décembre, les travaux de base étaient presque complétés et on vit arriver un contingent de représentants venus finaliser la mise en place des plans de reconstruction et d'aide aux citoyens. À sa tête se trouvait un représentant des Mille bannières en charge d'apporter un grand chargement de ravitaillements. À sa suite, les officiers d'Hadrien Visconti, escortant l'envoi monétaire princier destiné à la cité. À leurs côtés arrivèrent des architectes et constructeurs venus réaliser de menus travaux de reconstruction : Catherine Chevignard, Larissa Franciel et les envoyés de Krezimir Balzareck.

Les ravitaillements commencèrent donc à être acheminés dans les quartiers : les vêtements furent distribués, la nourriture fut cuisinée et servie généreusement et les matériaux de constructions furent envoyés sur les chantiers. On rapporta des vols de denrées et quelques caisses disparues, mais le plus étrange fut la volatilisation d'un chargement de planches de bois lors de la nuit du 11 au 12 décembre. Malgré cela, les architectes se mirent au travail sur le premier projet d'envergure devant être entrepris : l'Orphelinat Cuccia. Effectivement, bien des enfants s'étant retrouvés sans parents, le Salvamerois avait cru bon de parrainer la construction d'un édifice pouvant les accueillir.

Les froides soirées se firent également plus égayés. Arrivée avec le convoi cassolmerois d'Alfed Chevignard, des ménestrels donnaient des spectacles afin de divertir le peuple. Il s'agissait parfois de chants, mais plus souvent d'histoires folles et comiques destinées à changer les idées des habitants. De soir en soir, la foule était plus grande et se réjouissait de ces célébrations. À elle se joignit éventuellement les poètes et troubadours cyniques d'Isidore Renault suggérant haut et fort que tous les malheurs du royaume découlaient des malédictions extraites de la forêt d'Ébène par les Valéciens et Corrésiens ; ces derniers avaient craché au visage du Céleste en fricotant avec les ombres et, désormais, tous les Ébénois en payaient le prix. Par des pièces et chants misant sur des stéréotypes bien connus, ils attirèrent l'attention des foules.

LE GUÉRISSEUR

Le 13 décembre, le soleil se levait sur les citadins ayant enfin retrouvé une certaine paix. On annonça alors l'arrivée d'un nouveau contingent arrivant par la route du sud. Une escorte armée de plusieurs centaines de fantassins escortait un homme que personne ne connaissait réellement. Les rencontres furent brèves lors de leur entrée dans la cité-forteresse, l'homme saluant les seigneurs présents, discutant un moment avec Vassili, puis se dirigeant vers le célestaire de la ville. Les troupes, envoyées par le Haut Inquisiteur Solen d'Orwyn, s'installèrent autour de l'édifice religieux alors que l'homme y entraît avec quelques-uns de ses suivants. La venue de cette vaste cohorte en armes répondant aux préceptes de la Garde Céleste aurait pu aisément semer l'effroi chez les habitants de la capitale lauroise compte tenu des événements récents. Pourtant il n'en fut rien, ces fidèles à l'air serein tous vêtus de bures blanches auréolées de lumière en ce matin de décembre éveillèrent la curiosité plutôt que la peur. Devant le lieu saint où commençaient à s'agglutiner les foules, un officier s'avança en brisant le silence :

« Peuple de Gué-du-Roi, Célésien. Je fus envoyé ici par le Haut Inquisiteur Solen Orwyn qui m'a donné pour mission d'apporter apaisement au peuple fortement éprouvé de Laure. Nous avons avec nous nourriture pour tous et bien plus.

Certains d'entre vous ont sans doute entendu parler du Guérisseur. Cet envoyé du Céleste est ici avec nous aujourd'hui, j'ai été témoin des miracles dont il est capable, il n'existe nul mal qui lui résiste. Pourvu que votre cœur soit pur, vous n'aurez qu'à le rencontrer en confession et si vos intentions sont nobles vous serez récompensés. Nous savons que plusieurs d'entre vous n'ont aucune confiance en la Garde Céleste. Sachez seulement que nous ne sommes pas tous des extrémistes et que ce que nous apportons aujourd'hui est une aide bienveillante de notre part. Les suivants de Solen croient en la bonté, nous ne sommes pas des Illuminés du Lichthaus. Tout comme la place du soldat est dans le chaos du champ de bataille et non dans un village des plaines, ceux-ci ont leur place au cœur des ombres à combattre les ténébreux. Nous notre place est auprès du peuple pour le guérir, l'aider et surtout le purifier de tous les criminels et les hérétiques qui les parasitent, peu importe leur rang et statut. Soyez assurés qu'une enquête est mise en place présentement pour faire la lumière sur les derniers événements survenus à Laure, les coupables répondront de leurs actes peu importe leur congrégation. »

Rassurés par le discours de l'inquisiteur, des badauds s'organisèrent en files pour avoir droit aux rations et pour voir ce fameux Guérisseur. Les soldats du Céleste présents formèrent un périmètre autour du peuple afin de protéger la zone donnant accès au célestaire et éviter tout débordement.

Dans le chœur principal du temple, baigné dans la lumière filtrée par les vitraux orangés, un homme était assis dans une modeste chaise de bois, vêtu que d'une toge grise sans symbole. Un à un, les gueux défilèrent pour se confesser auprès de lui. Après chaque entretien, le Guérisseur prenait la main de la personne et posait sa paume sur la leur pour finalement leur chuchoter une dernière parole avant de les laisser partir. Les heures défilaient et les miracles s'accumulaient : un homme qui était tombé du haut d'une muraille et qui depuis ne marchait plus pouvait dorénavant se mouvoir, les aveugles et les borgnes pleuraient de joie devant leur vision nouvelle, les malades retrouvaient la santé alors que les brûlés voyaient leur douleur s'envoler. Une nouvelle lueur d'espoir semblait emplir les lieux. Un fou de la drogue du sang d'ambre, capturé plus tôt dans la journée, fut même purgé cette journée-là. Sous les chants religieux bienveillants des troupes de Solen, le Céleste faisait son oeuvre en ces lieux qui en avaient grandement besoin.

Jour après jour, les files se terminaient tard dans l'après-midi et ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de recevoir audience avec le Guérisseur étaient invités à revenir le lendemain. Pourtant, à la sortie du lieu saint, tous n'avaient pas le sourire. Des hommes et des femmes aux multiples maux sortaient de là sans y avoir trouvé la guérison. Une femme avec des brûlures au corps ne fut pas guérie, un enfant manchot et aveugle ressortit dans le même état, une autre femme irritée de voir ses enfants pris avec la même toux sèche et dure à la sortie du célestaire. Les cas de la sorte ne semblaient pas être anecdotiques et une certaine colère semblait être présente au sein d'une partie de la population. Au quatrième jour, les soldats de la Garde Céleste durent même repousser assez farouchement un groupuscule de mécontents des résultats de leur passage au célestaire. Heureusement, le support des miraculés permit d'étouffer rapidement ces germes de révolte. Après la première émeute contrôlée, l'orateur d'Orwyn refit son apparition et expliqua à tous les voies du Céleste :

« Le Guérisseur nous enseigne que tout mal, toute souffrance, est voulue par le Céleste afin d'éprouver le fidèle dans ses faiblesses et l'élever. C'est un test, un défi lancé par le Dieu. Certains échouent ce test et s'éloignent donc des volontés du Très Haut. Ceux que vous voyez guéris ont toutefois réussi et furent récompensés. Celui qui comprend que la douleur et la maladie sont des messages divins visant à corriger nos failles peut surmonter ce test. Celui qui blâme autrui ou le Dieu pour la douleur et la maladie persiste dans ses failles et sombre. Nous sommes ici pour dévoiler les lumineux et châtier les ténébreux. Les lumineux sont soignés et bénis car ils marchent dans la lumière du Céleste. Les ténébreux sont laissés à leurs souffrances.

À ceux qui échouèrent le test du Céleste, nous vous laissons une dernière chance de vous tourner vers la lumière et de délaisser les ténèbres. Vous devrez parcourir la route de pèlerinage allant du Célestaire d'Yr jusqu'au Célestaire de Haut-Dôme. Implorer le Céleste de vous ramener vers le droit chemin. Ceci est votre seconde et dernière chance.

Pour les bénis du Dieu, nous vous avons redonné votre santé, maintenant le temps est venu de reconstruire Gué-du-Roi ensemble. »

Sur ces dernières paroles, les maçons, charpentiers et autres citadins miraculés se mirent à la tâche avec leur santé retrouvée accompagnés des troupes de l'inquisiteur qui se mirent à disposition pour les travaux. Certains des miraculés présents et convaincus par le message du Guérisseur prirent même cette journée là une toge blanche et un bâton de pèlerins. Ils entreprirent de sillonner les routes pour répandre les miracles qu'ils avaient vu en ce jour.

****FIDEL****

La semaine qui suivit l'arrivée du Guérisseur fut relativement tranquille. Les travaux avançaient et les « services d'urgences » continuaient d'être administrés aux citoyens de la ville. On avait encore cependant bien trop souvent des ouï-dire d'attaques dans certains quartiers à l'est, que ce soit sur des citoyens retournant chez eux avec des victuailles ou des soldats de seigneurs ébénois s'étant fait attaquer.

Le 19 décembre, ce fut enfin au tour du Comte protecteur de Laure, Fidel Guglielmazzi, d'arriver à Gué-du-Roi. Il pénétra dans la cité, tout en armure, aux côtés de sa nouvelle femme Marion de Chanteclair ainsi qu'à la tête de près de cinq cents soldats du Cercle des Anciens. Aucune trace ne pouvait être vue de Constance Lacignon cependant, la fillette ayant pourtant été aperçue dans la cité d'Yr au début du mois. Il parada de façon sobre dans les rues de la ville, saluant les habitants, puis se dirigea vers la Place de la Rédemption afin de prendre connaissance brièvement de la situation. Rapidement les soldats du Cercle des Anciens se joignirent au reste des gardes protégeant l'ordre fragile.

Le 21 décembre, Fidel mobilisa quelques dizaines de combattants pour aller vérifier la véracité des rumeurs au sujet des attaques à l'est. En mettant les pieds dans la rue traversant le faubourg, Fidel et ses soldats virent que les regards qui se posaient sur eux semblaient peu amicaux, les rangs se resserrèrent vite et tous se mirent en garde. Il suffit de quelques minutes avant qu'un premier trait d'arbalète ne se fiche dans un pavois du Bataillon des Anciens. Les autres traits qui suivirent atteignirent en partie leurs cibles et les cris de douleur des soldats se firent entendre. Le contingent du comte-protecteur avait été pris en embuscade à l'intérieur même des bas-quartiers de la ville.

Le piège se referma alors rapidement tandis que les assauts surgissaient d'un peu partout à la fois : fenêtres, ruelles, portes. Les soldats se resserrèrent encore davantage. Fidel, réalisant qu'il était aussi vulnérable qu'un lièvre cerné par les loups, empoigna une longue masse à deux mains au bout de laquelle reposait une grosse boule d'acier, défonça à l'aide de celle-ci la porte la plus près et ordonna aux soldats d'entrer à l'intérieur. Une fois la cinquantaine d'hommes et de femmes barricadés, leurs assaillants sortirent de leurs cachettes et encerclèrent prudemment le bâtiment, croyant avoir cerné leurs proies. Fidel voyant qu'il allait assurément être assiégé dans les minutes qui suivaient, appela alors la sortie. Les soldats se mirent à courir et à sortir deux par deux derrière leur général, la masse d'armures et de boucliers se ruant sur les criminels peu armurés, mais bien armés.

Les premiers brigands qui absorbèrent la charge moururent sur le coup, mais la suite des combats fut bien plus chaotique. Les bandits sortaient d'un peu partout et les assauts ne venaient pas que d'un seul endroit. Les soldats défendaient du mieux qu'ils le pouvaient leur position, se protégeant de leurs écus. Fidel quant à lui avança au pas de course vers une bande qui venait d'émerger d'une ruelle. Avec sa masse, il prit un grand élan et la fit aller vers le premier des malfrats. Le coup fit voler deux d'entre eux plus loin. Ceux-ci ne se relevèrent pas et les autres s'enfuirent.



Fidel se tourna et s'avança vers une autre cellule qui s'attaquait à certains de ses soldats. En arrivant par le côté, il envoya un coup vertical de sa masse vers un brigand, de sorte que le crâne de ce dernier s'affaissa sur lui-même et son cou se brisa. Le visage du général était maintenant déformé par la fureur et la colère. Il continua à frapper à la fois avec sa masse, mais aussi avec ses gantelets de fer. Il frappait à gauche et à droite, aidé de ses soldats. À un moment, le comte asséna un puissant coup de masse dans le dos de l'un des siens, le projetant au sol dans un craquement sourd. Le combat continuait et les corps des criminels se multipliaient aux côtés de ceux de certains soldats. Après s'en être prit à quelques

ennemis, Fidel frappa du poing l'un de ses officiers, cette fois au visage et à plusieurs reprises. Le premier coup fit voler le casque du fantassin au loin tandis que les subséquents lui décrochèrent la mâchoire, lui fracassèrent le nez et le firent sombrer dans l'inconscience. Fidel se retourna vers un ennemi qui l'attaquait et lui prit la tête entre les mains et l'écrasa au sol. Depuis plusieurs minutes, le Comte laurois passait d'une cible à l'autre avec une brutalité intense. Tous ceux qui l'entouraient, alliés ou ennemis, étaient à risque de subir sa fureur sanguinaire. À la vue des actions extrêmement violente que prenait le fou de guerre envers les leurs, mais aussi à la vue des pertes encourues, les brigands finirent par battre en retraite.

Fidel quant à lui, ne cessa pas. Le visage maintenant empli de rage, voire de folie, il se tourna vers ses soldats et écrasa d'un coup de masse le heaume de l'un d'entre eux. Ensuite, il jeta un autre au sol et lui enfonça son pouce d'acier dans l'œil tout en l'étranglant. Ses subordonnés le prirent par les épaules afin de l'enlever de sur leur camarade et de l'empêcher de faire davantage de dommages, mais le général ne voulait rien entendre. Il les repoussa, puis saisit un carreau d'arbalète sur le sol et se mit à

tenter de transpercer les siens. Nombreux, armurés et entraînés, les soldats du Cercle des Anciens réussirent enfin à le maîtriser sans se blesser. Le combat était terminé et Fidel était calmé. La troupe pouvait se retirer du quartier, laissant derrière elle une rue ensanglantée et plusieurs cadavres entremêlés.

Le 25 décembre, c'est un Comte-Protecteur au visage amoché qui se présenta à la population du haut des fortifications centrales. Il était accompagné de sa femme, d'une demoiselle de sa cour et finalement d'un homme, habillé de jute, sale et semblant avoir été malmené. Derrière eux, une croix Lacignon de bois et un bucher avaient été préparés. Les deux étaient séparés par une vingtaine de mètres. Fidel s'adressa à la foule en ces mots :

« Peuple de Gué-du-Roi, fiers Laurois et fières Lauroises! Vous avez vécu dans la dernière année, des horreurs, des crimes et des blasphèmes impardonnables. Vous avez perdu des êtres chers, des gens que vous connaissiez. Tout ceci est la faute de Julius de Hanem, il est le responsable du chaos qui a régné sur notre capitale, je vous assure qu'il paiera chèrement pour ce qu'il a fait en temps et lieux, il devra souffrir encore plus que Laure a souffert. En patientant le jour où je mettrai la main sur Julius de Hanem, j'ai un présent pour vous Gué-du-Roi. »

On fit avancer l'homme habillé de haillons vers l'avant.

« Voici l'homme responsable de la rescousse tardive qui vint à vous, cet homme a refusé de m'ouvrir les portes en octobre lorsque je vins pour la première fois répondre aux besoins de Gué-du-Roi. »

À ces mots, plusieurs personnes finirent par reconnaître le héraut Lacignon qui avait deux fois refusé l'entrée au Comte Guglielmazzi par le passé.

« Ici, il sera châtié et brûlé pour avoir empêché le sauvetage de notre capitale. »

Sur ces mots, on attacha l'homme sur une grande croix lauroise les bras ouverts et les pieds attachés ensemble, puis on le bâillonna. L'homme pleurnichait sous son bâillon alors qu'on apportait une grande hache à Fidel.

« Pour son crime, il devra souffrir autant que ceux qui ont souffert et donné leur vie pour Gué-du-Roi. »

Le comte prit un élan et coupa le pied gauche de l'homme. Un hurlement de douleur se fit entendre au travers du bout de tissu enfoncé dans sa bouche. Sans attendre que l'homme ne puisse reprendre son souffle, il fit de même pour le pied droit. Fidel s'approcha de l'homme et lui murmura quelque chose que personne n'entendit, puis Fidel détacha les liens qui retenaient l'homme à la croix.

« Maintenant, racaille! Rends-toi jusqu'à ton salut! »

Fidel pointa alors le bucher un peu plus loin. L'homme qui était tombé au sol regarda le bucher tout en pleurant abondamment au travers du bâillon. Il se mit alors à ramper vers l'amoncellement de bois. Le chemin prit de longues minutes lors desquelles les longs gémissements du héraut furent entendus. La foule quant à elle, restait silencieuse. L'homme finit par se hisser jusqu'au haut des billots et s'y laissa choir dans un soupir de douleur singulier.

« Que le Céleste t'accueille à ses côtés » s'exclama sans trop d'émotions Fidel.

Il jeta alors une torche sur le bucher qui s'embrasa d'un seul coup. Le comte se retira avec sa femme, laissant la foule pantoise à la suite de ce qui venait de se passer. Cela devait être le dernier acte de sauvagerie judiciaire de Guglielmazzi ce mois-là.

Résumé : Résumé de chacun des sections :

L'ARRIVÉE : Les forces de reconstruction mobilisées par la Couronne et Vassili de Vignolles arrivent à Gué-du-Roi. Des camps de fortune sont érigés afin de venir en aide à la populace malgré la présence de petites poches de résistants.

LE GUÉRISSEUR : Le Guérisseur, escortés des forces de Solen Orwyn, arrive à Gué-du-Roi afin de soigner la population. Si plusieurs profitent de ses miracles, certains ne s'en montrent pas dignes et demeurent malades ou handicapés.

FIDEL : Fidel Guglielmazzi fait son apparition en ville avec ses troupes. Lors d'une altercation avec une poche de résistance, il entre dans une rage meurtrière et massacre autant ses ennemis que ses alliés. Par la suite, il exécute publiquement un héraut Lacignon de la pire des manières.



C'était une soirée qui débutait normalement au Théâtre Mériver, véritable joyau d'architecture salvameroise. La fébrilité était palpable sur le parvis du théâtre, là où nobles et bourgeois se rassemblaient en discutant des derniers événements mondains de la capitale. À travers la foule, des musiciens faisaient aller leurs mélodies tandis que des gamins parés de coquillages aux formes étonnantes se faufilaient avec l'espoir de soutirer quelques follets aux invités de marque. La scène semblait se dérouler hors du temps, alors que plusieurs endroits en Ébène étaient noyés sous la guerre. L'excitation était palpable parmi l'assistance car, afin de préserver le mystère et créer un engouement pour l'événement, on ignorait quel serait le spectacle présenté. Le spectacle avait en effet été annoncé récemment en promettant aux participants qu'ils n'allaient pas regretter leur choix, mais sans donner plus de détails. C'est dans un murmure d'excitation que la foule accueillit l'extinction des torches, signe du début du spectacle.

La clameur populaire s'éteignit aussitôt que se leva le rideau. Toutefois, au grand étonnement du public, aucun décor ne semblait avoir été installé. Seulement de lourdes draperies noires cachaient de mystérieuses formes, allant même jusqu'à dissimuler les riches colonnes qui ornaient habituellement l'arrière de la scène. Deux longues minutes s'écoulèrent avant qu'un homme seul n'apparaisse. Celui-ci était habillé de noir et son visage était couvert d'un long masque de corbeau tout aussi sombre que sa tenue. Il contempla en silence l'assistance désormais appréhensive. Un homme maugréa que ce genre d'expérimentation moderne n'avait pas sa place dans une institution aussi classique et distinguée que le Mériver.

« Mesdames et Messieurs, dignes représentants de Salvar, ah!, daigna enfin articuler le mystérieux présentateur. Comme il me fait plaisir d'être votre invité en cette soirée toute spéciale. Je vois dans vos regards que vous êtes avides de découvertes, oh oui, je le remarque. Je me présente, je suis le Prospecteur. Mon rôle est de vous faire découvrir les curiosités de ce monde. Ce soir, vous serez les heureux premiers élus à découvrir le fruit de mes découvertes. Plus de raison d'attendre, plus de raisons de se languir, que l'on emmène sans attendre les invités! »

Cinq individus, trois hommes et deux femmes, furent traînés sur la scène par autant de gardiens. Leurs visages, une fois retirés les sacs qu'ils portaient sur la tête, exprimaient la plus totale des confusions et un réel épuisement. Un bourdonnement de désapprobation traversa l'assistance, qui comprit à ce moment que le spectacle qu'elle s'apprêtait à voir n'avait rien d'un opéra. Cependant, était-ce par curiosité malsaine ou effet de masse, aucun des dignitaires en place n'osa s'interposer. Tous voulaient savoir ce qui allait advenir des invités.

L'homme masqué s'approcha du garçon à sa droite, qui semblait âgé d'à peine vingt ans. En lui caressant longtemps la joue d'une plume, il s'adressa à la foule : « Vous pouvez tous constater l'apparente innocence sur les visages de nos invités, mais ne vous y méprenez pas... un vil mal se terre en eux. Un mal qui s'apprête à étendre ses tentacules et son ombre chez nous pour prendre contrôle de notre palatinat. Je suis ici pour vous montrer que ce mal doit être immédiatement stoppé... qu'il peut être stoppé. »

L'homme se retourna et fit un bref signe de tête à ses assistants. Ceux-ci commencèrent alors à attacher les invités debout sur des supports en bois tandis que le Prospecteur installait sur une table divers objets

et instruments en sifflant un air enjoué. La foule commença à murmurer d'un ton inquiet, craignant le pire. Tranquillement, l'homme distribua de longues plumes effilées à chacun de ses assistants puis se retourna pour annoncer d'une voix joviale à la foule : « Il n'y a qu'une seule manière de guérir ce mal : les chatouilles! » Débuta alors une séance de torture d'une cruauté sans précédent tandis que les pauvres victimes étaient chatouillées à s'en étouffer de rire, suppliant leurs tortionnaires d'arrêter. Les inquiétudes de l'assistance s'estompèrent, ceux-ci se disant que tout ceci n'était finalement qu'un spectacle et que les hommes et les femmes attachées n'étaient que des comédiens. Les rires couvrirent alors les réels cris de protestations des suppliciés.

Après plusieurs minutes de ce supplice et les larmes de rire au coin des yeux, le Prospecteur demanda à ses employés de cesser leurs activités. Il attendit, un grand sourire aux lèvres, que la foule redevienne silencieuse : « J'espère que vous avez apprécié! Je vous assure tout de suite que le meilleur reste à venir! » On fit apporter sur scène un large vase de verre rempli de crabes et de homards ainsi qu'un sceau dont on ne pouvait voir le contenu. Les adjoints du maître de cérémonie enfilèrent des gants de cuir pour manipuler les crustacés en toute sécurité. Sous les encouragements de leur patron, ceux-ci approchèrent alors les innocents arthropodes des victimes attachées.



Ceux-ci hurlèrent tandis que des petits lambeaux de leur peau étaient tranchés et arrachés par les puissantes pinces des animaux.

Les protestations générales débutèrent alors, mais le Prospecteur pigea dans le seau pour en retirer des sangsues qu'il s'amusa à coller partout sur les corps, particulièrement les visage et cuisses, des victimes. Comprenant que les acclamations de la foule allaient bientôt déborder, il se retourna et demanda le silence tandis que les assistants remettaient les pauvres instruments carapacés dans l'aquarium rudimentaire. Il déclama d'une voix forte : « C'est ce qui arrive lorsque l'on sert les mauvaises causes! C'est ce qui arrive lorsque l'on aide la Garde céleste! Restez assis mes chers compatriotes car bientôt ces servants du Laid et de l'Austérité seront convertis à notre cause. Pour prouver notre bonne foi, nous guérirons leurs blessures et les abreuverons de notre culture »

Alors qu'il déclamait ces mots, les employés appliquaient du sel directement sur les blessures des malheureux qui recommencèrent à hurler. Une fois cette besogne accomplie, les supports de bois furent positionnés à l'horizontal sans ménagement et l'on s'assura de positionner la tête des malheureux plus bas que leurs torsos. Leurs visages furent recouverts d'un morceau de tissu. À tour de rôle, les assistants choisirent une victime en la maintenant tandis qu'un autre versait une amphore de vin dans la bouche du supplicié au travers le tissu, pour simuler la noyade.

Des gens se levèrent pour réclamer la fin de ce triste spectacle et aider les malheureux, mais furent aussitôt empêchés par une autre portion de la foule, favorable aux traitements réservés aux suivants de la Garde Céleste. Une forte agitation régna au premier rang alors que certains en venaient aux poings. D'autres tentèrent de sortir, mais un groupe d'hommes et femmes aux mêmes couleurs que ceux sur

scène avaient barré les portes et empêchaient quiconque de sortir. Toujours souriant et ignorant le tumulte dans la salle, le Prospecteur attendit calmement que le dernier prisonnier eût été bien arrosé et que l'on retira le tissu de sur leurs visages. À voix haute, il leur demanda à tour de rôle s'ils rejetaient définitivement la Garde Céleste. À bout de souffle, ceux-ci hochèrent la tête et abdiquèrent. Le bourreau leur demanda de répéter plus fort en les encourageant d'applaudissements soutenus par ses collègues. Se tournant vers la foule à la fois galvanisée et pétrifiée devant ce spectacle, il fit un geste à ses assistants, qui rapatrièrent les victimes dans l'arrière-scène et déclara : « Voyez la faiblesse de leur foi! Résultat d'un lavage de cerveau bâclé... mais ne vous inquiétez point, mesdames et messieurs, ces gens ont maintenant rejoint notre cause », dit-il en ouvrant les bras et souriant à tous.

Il marqua une pause, le temps de contempler les gens dans l'assistance, et jeta un regard vers le côté de la scène. Un sourire encore plus grand éclaira son visage: « Mais maintenant... la véritable attraction de ce soir. Je vous présente, pour votre grand plaisir, un invité très spécial. Messire le Haut inquisiteur de la Garde céleste! » annonça-t-il tandis que l'on poussait sur scène un homme bâillonné, ligoté et en haillons. La lumière reflétait sur sa peau nue tandis qu'il jetait à la foule un regard dur. Étrangement, ce n'était pas la terreur, mais une rage sans nom, une colère terrible qui semblait l'animer. À travers son bâillon, il semblait chercher à vociférer les pires malédictions à ses geôliers.

Une partie de la foule acclama cette surprise en trépignant, tandis que d'autres demandèrent la libération immédiate du pauvre homme. « Brûlez le traître! Faites-lui connaître le sort qu'ils réservent aux bons Célésiens! », hurla une jeune femme au premier rang. Même le Prospecteur ne semblait pas avoir prévu une telle frénésie et appela les spectateurs au calme. Cependant, malgré tous les efforts des assistants, un homme parvint à se hisser sur scène avec un couteau et chercha à transpercer le coeur de l'inquisiteur. L'effort ultime d'un assistant pour empêcher le meurtre fit toutefois dévier le coup, qui atteignit le prisonnier directement à la gorge.

Un silence mortel s'abattit sur la foule tandis que le prisonnier s'écroulait dans un gargouillis, que le sol se colorait de son sang et que les assistants étaient aspergés, par jets, du sinistre liquide. Pendant de nombreuses secondes qui parurent une éternité, le meurtrier, ayant lâché son arme, regarda longuement ses mains, puis la foule. Tous en étaient venus au même constat, mais aucun ne voulait l'admettre. Le sang qu'ils voyaient n'était pas écarlate, comme il aurait dû l'être. Il était foncé, très foncé. Trop foncé pour être humain. Son sang était, en fait, pratiquement d'un noir de jais.

Un vent de panique souleva à la fois l'assistance et les tortionnaires. Plus aucune distinction ne subsistait entre les uns et les autres tandis que tous se bousculaient pour atteindre la sortie. Les hurlements s'entremêlaient aux prières désespérées et aux cris des enfants cherchant leurs parents. Le Prospecteur, paniqué, cria un ordre et on lui amena une torche, qu'il lança sans attendre sur la carcasse de l'homme dans la cage. Sous l'effet de l'alcool jonchant le sol, les haillons s'embrasèrent rapidement. Dans les heures qui suivirent, le Théâtre Mériver fut complètement consumé, laissant derrière lui un horrible souvenir qui marquerait pour longtemps les esprits salvamerois.

Résumé : Une pièce de théâtre troublante est présentée au Théâtre Mériver à Salvar. Lors de celle-ci, des prisonniers de la Garde Céleste sont torturés publiquement sous les acclamations de la foule. À la fin de celle-ci, un inquisiteur est égorgé, laissant couler un sang d'un noir profond de sa plaie.



****L'ASSAUT SUR CUERO VERDE : RÉCIT D'UNE SOLDATE DE CORRÈSE****

Cuero Verde, 21 décembre 322.

Je me souviendrai toute ma vie des actions qui se déroulèrent ce jour-là à Cuero Verde, dans le comté d'Émeraude.

Nous avons marché des semaines pour finalement arriver à destination. La route était loin d'avoir été de tout repos. J'avais même perdu mon brassard rouge d'éclaireuse lors du passage dans le Bleu comté. Je fus donc privée de sommeil et chargée de suivre la première vague, contrairement à mes camarades qui purent se lever plus tard...

****La veille****

L'assaut était prévu pour le lendemain. Comme plusieurs autres de mes frères et sœurs d'armes, je faisais les cents pas dans ma tente, incapable de dormir. J'étais à l'affût de tous les sons susceptibles de trahir la présence d'espions en nos rangs, voire même d'une attaque nocturne sur notre camp. Les Salvamerois en étaient bien capables après tout. C'est vers minuit que le bruit caractéristique de chevaux tirant une charrette m'a tirée de ma tente.

Au milieu de notre camp, une cinquantaine d'individus portant autant les couleurs de la cité d'Yr que le bleu et rouge du comte d'Yr Enguerrand de Fern escortaient une cariole dans laquelle était entassées plusieurs caisses de bois. On avait vu l'homme et ses proches circuler dans le camp et les environs lors des jours précédents, fouinant un peu partout, mais sans trop savoir ce qu'ils manigançaient. Lorsque le convoi fut enfin posté devant un grand feu dressé à proximité, je découvris que le comte de Fern, Maître des lois, était lui-même présent. À ses côtés, deux hommes et une femme portant ses couleurs l'escortaient. Sans égard à l'heure tardive et au froid tenace s'emparant de tous ceux qui osaient s'éloigner d'une source de chaleur, il nous cria un avertissement. Je pouvais sentir une réelle rancœur dans sa voix :

« Moi, Enguerrand de Fern, comte d'Yr, Maître des lois et de la guerre d'Yr, fut mandé par la princesse Théodoria de s'assurer que la bataille qui se déroulerait demain en ces terres soit réalisée dans le respect des nobles conventions de la guerre. Dans cette charrette se trouve le résultat de ma présence. Des herbes, des algues et des concoctions interceptées sur les routes des environs et destinées à servir les intérêts d'un quelconque alchimiste dément de Cuero Verde. Des ingrédients usités dans la confection de poisons odieux qui auraient transformé la lutte de demain en un massacre sauvage dépassant en horreur les pires épisodes du Sang'Noir. Je ne combattrai ni avec vous, ni avec vos ennemis. Mais rappelez vous que le poison est l'arme du faible et que, demain, ce seront des faibles que vous affronterez. »

L'officier princier cacha sur le sol et fit un signe de la main. Dans un mouvement commun, son escorte et sa charrette se remirent en marche vers le nord.

****Six heures****

À l'aurore, je pris le temps de regarder à l'horizon, en me disant que c'était peut-être la dernière fois. Trois navires étaient ancrés dans la terrible Baie des crânes. J'avais entendu dire que l'un battait pavillon Dubois, l'autre Lazhiri et un dernier d'Ambroise. Ce n'était pas très précis comme information vu la grandeur de ces trois familles. Quoiqu'il en soit, Cuero Verde était apparemment toujours endormie, seules les cheminées laissaient présager une quelconque trace de vie.

Quant à notre camp, caché dans l'ombre de la colline, il était déjà une fourmilière. Le haut commandement avait jugé bon de renforcer toutes les gardes nocturnes afin d'éviter les mauvaises surprises ou d'éventuelles actions d'espionnage. Toute la stratégie du général valécien Linérius Quintus reposait sur certains éléments de surprise. Je me doutais bien, cela dit, à voir la quantité de barils d'huile, que celle-ci allait se terminer par la ville d'Émeraude incendiée.

Le soleil se levait finalement et nous devions profiter de ces premiers rayons pour descendre la colline discrètement dans l'ombre des remparts. L'avant-garde était commandée par Sigismund Schwarzwald, un autre commandant valécien portant fièrement le renard rouge sur fond bleu de Montboisé. Évidemment, je fus forcée de suivre le régiment des Flèches Bleues pour appuyer l'attaque. Damné soit ce brassard. Je gardai le silence et analysai la situation. Je crois que l'idée était de surprendre les assiégés au matin et d'escalader les palissades afin d'ouvrir la porte au reste de l'armée. Ce fut cependant un échec lamentable.

Une petite neige commençait à tomber sur la vallée et les champs autour de Cuero Verde. Plusieurs Valéciens y virent un signe du Céleste et affirmèrent que cela allait nuire aux célèbres arquebusiers salvamerois. Or, il n'en fut rien. Si notre avancée ne fut pas repérée au début de notre progression, nos pas dans la neige, eux, le furent aisément. Il ne fallut que quelques instants avant que j'entende la première détente. Puis, ce fut un torrent, une avalanche de billes de fer qui tombait sur l'avant de la colonne. Le ciel fut soudain couvert par la fumée et le Céleste en soit loué, nous pûmes regagner la colline sous ce couvert providentiel. La moitié de la colonne gisait toutefois au bas des remparts, à l'agonie. Certains dirent que le premier à tomber fut le capitaine Schwarzwald. Il ne fut pas trouvé pour démentir cette affirmation.

****Huit heures****

Aussitôt de retour au camp, une deuxième vague s'organisait. Je reçus l'ordre de rejoindre mes frères et soeurs d'armes et le corps d'archerie. L'infanterie corrésienne ouvrirait cette fois la voie avec ses larges boucliers. Nous avons comme mission de les appuyer de l'arrière tout en éliminant les arquebusiers ennemis. Le moral n'était pas très bon à ce moment, mais lorsque la grande dame fit son apparition, le visage sévère et déterminé, tous se redressèrent et la suivirent dans les entrailles de la bête. Mila Chilikov avançait à pieds, au premier rang, suivie immédiatement de monseigneur Klev Brennmar, mon noble maître. Équipée d'une armure de cuir noir avec des fourrures aux épaules à la mode corrésienne, elle avançait bouclier et épée en mains.

Une fois à mi-chemin, tous les rangs furent resserrés. Les fantassins avancèrent calmement pendant que nous suivions. Un brave gaillard de Porte-chêne me servait de muraille avec son pavois. Je me mis alors à canarder les arquebusiers qui se présentaient la tête de mes rapides flèches. Les arquebusiers ne parvenaient pas à exécuter des tirs précis en raison de tous nos projectiles. Cela faisait déjà une bonne quinzaine de minutes que le duel durait lorsque l'on vit la dangereuse Isabella Rizzo, officière envoyée par Camille d'Ambroise à la tête de ses forces, se pointer le nez pour évaluer la situation. Elle se

retourna pour donner un ordre quand une flèche lui transperça la joue de bord en bord. Elle s'effondra avec giclée de sang. J'entendis alors des hurras à ma droite, du côté du capitaine Ekleviou Brenmar, fier comme un pan de sa touche, l'arc en main. J'avais repris espoir en nos chances de gagner lorsque nous entendîmes le cor pyriste.

Les portes de la cité salvameroises s'ouvrirent subitement, vomissant une horde d'immenses pachydermes de guerre. La terre trembla à leur sortie et les premiers fantassins furent figés par ce spectacle d'horreur. Du haut des éléphants, des archers faisaient pleuvoir la mort autour d'eux alors que leurs montures n'avaient aucun égard pour les fourmis humaines qu'elles piétinaient. Un immense coeur, les armoiries de Vahya Lazhiri, trônait fièrement sur les flancs des chimères. Je crois que je n'avais jamais couru aussi vite et, à ce jour, ce fut certainement le moment de ma plus grande frayeur. Je vis l'infanterie tenter de reculer avec une relative cohésion sous les ordres de notre grande protectrice, mais ils furent rapidement la visée du principal groupe de pachydermes et finit, elle aussi, par regagner en vitesse les collines. À mon arrivée, le corps d'archers valéciens, commandé par Astrid Sigmarsson, envoyé par Isaac de Relmont, était aligné sur la crête couvrant avec leurs tirs la retraite des nôtres. Je pris mon arc et je me joignis donc à eux. Rassurée, je vis dame Chilikov remonter la colline ensanglantée. Assaillie de médecins, elle s'empressa de dire que ce n'était pas le sien. L'attaque avait de nouveau échoué, le moral était au plus bas. Personne ne voyait comment vaincre les éléphants. Ces derniers avaient heureusement abandonné la poursuite face aux tirs nourris du corps des archers, mais ils restaient regroupés devant la porte, tels les montagnes de Pyrae.

****Midi****

Nous venions de manger lorsque je fus rappelée sur la crête. Quelques flèches enduites d'huile avaient été préparées par les gens du stratège Quintus. Un archer à ma droite m'informa qu'un plan audacieux avait été ourdi par le Valécien lors de l'avant-midi. Les Rouges Toisons, ses troupes personnelles, étaient partis en mission secrète capturer des porcs dans les campagnes et les avaient ensuite enduits d'huile. Lorsque les cochons furent lâchés au bas de la colline, on nous ordonna d'allumer nos flèches et de baliser le sol pour faire un couloir vers les pachydermes pyristes. Quand les porcs furent à mi-chemin, le général Quantus lui-même avança en bas de la colline. Il regarda les traces d'huile noire laissées sur le fin manteau de neige. Il sourit et abaissa sa torche. Le mur de flammes rattrapa à la vitesse de l'éclair les cochons qui coururent avec l'énergie du désespoir dans la seule direction possible : la porte. En voyant la masse de suicidés incandescents arriver sur eux, les éléphants trompèrent dans un son assourdissant résonnant dans toute la vallée. Les cris des cochons en flamme se mêlèrent à ce concert effroyable. Les pachydermes abandonnèrent leur poste, certains s'embrochant dans les pieux des défenses du fortin d'Émeraude, d'autres furent abattus par leurs propres cavaliers. Une poignée de la force pyriste disparut finalement en direction de la baie. Le champ était désormais libre.

Je regardai le général Quantus remonter tranquillement la colline. Il ne paraissait pas satisfait. Il passa devant Halima CoeurRapace, vigilante de Rose-Marie Pure-Laine, celle qui commandait notre artillerie avec ses volontaires gorgiens, et il ne lui dit qu'un seul mot : « Feu ». Halima cria immédiatement, à s'époumoner : « TIREEEEEZ! ». Une immense pierre me survola pour tomber à un pas de la palissade salvameroise dans un grondement étouffé par la boue enneigée. Le trébuchet venait d'entrer dans la danse. De l'autre côté du champ de bataille, un canon lui répondit. Malheureusement pour ce dernier, la colline nous offrait un couvert idéal pour nous protéger de ses boulets, couvert que notre trébuchet pouvait éviter sans problème grâce à sa ses tirs en hauteur.

Pendant une heure, l'engin sema la mort sous ses tirs, particulièrement dans la ville même. Enfin, en début d'après-midi, une pierre tomba sur le mur d'enceinte ouest. Une brèche avait été créée. Sans plus attendre, la générale Chilikov lança l'ordre de charger. Toute l'infanterie et les corps d'archers dévalèrent la colline pour tenter de garder le pas de notre protectrice. La majorité de nos 3500 gens d'armes fonçaient ainsi, tête baissée, en serrant les dents, vers la brèche. J'étais alors en queue avec les autres archers et archères avec pour mission de couvrir les flancs de la percée.

Devant les forces de la Corrésienne se dressait déjà l'infanterie salvameroise qui semblait avoir accouru un peu à l'improviste afin de colmater la brèche. Sur l'impulsion de notre générale, l'infanterie corrésienne poussa et perça. Rapidement, je la perdus de vue alors qu'elle s'enfonçait dans la cité. Les renforts de Carolyn Lucini se présentèrent ensuite, coupant en deux les corps d'infanterie. Sous les ordres d'Arnold Tranchemontagne, militaire d'Henri DuCrane aux commandes de l'infanterie valécienne, les forces alliées effectuèrent un virage vers le centre espérant percer de l'intérieur pour ouvrir les portes de la cité. J'avançai à ce moment dans la brèche pour apercevoir la marée de combattants et combattantes en armure se tailler au fer tranchant et à la pique. Dans un ultime cri de guerre, le capitaine valécien ordonna au régiment de Chevalmont de charger et de lui rapporter le crâne du commandant adverse. Ils n'eurent pas le crâne, mais Aurel Sveinsson manqua bel et bien de recevoir un coup de masse sur la tête. Ce ne fut que par l'intervention de son garde du corps, qu'il se l'évita. La défense salvameroise sembla faiblir, plusieurs arquebusiers étaient affalés sur la palissade, tâchés de sang et inertes. Le sol était glissant et marqué d'une boue rougeoyante. J'escaladai les remparts, le combat continuait.

****Quatorze heures****

Du haut des murs, je ne pus que constater impuissante l'encerclement de mes frères et soeurs d'armes. Lors de sa percée, la comtesse Chilikov était tombée dans un piège qui se refermait sous mes yeux. En plus des nombreuses troupes de réserve, je fus forcée de constater que nos ennemis étaient presque qu'aussi nombreux que nous. Un canon fut ensuite déployé au milieu de la rue par la comtesse Carolyn Lucini elle-même pour en finir avec notre avancée. Je vis alors une scène de bravoure telle qu'on en lit seulement dans les livres: mon capitaine, Ekleviov Brennmar, chargea le canon avec une longue lance suivit de quelques hommes en armes. Dans une détonation surprenante, le canon explosa laissant mon capitaine étendu au sol, inerte.

Derrière moi, je ne pus que constater une étrange colonne de fumée qui venait de la colline, je vis alors notre précieux trébuchet en flammes. J'appris, au retour, que la cavalerie avhoroise sous les ordres de Soïzic Chateaubrillant, militaire d'Alphonsine Vincentini, cachée dans les campagnes, avait profité du moment pour attaquer notre camp. La charge avhoroise avait fait mouche et, grâce aux frappes dévastatrices du régiment des Carapaciers de Cornelius Felton, ils avaient réussi à tenir à un contre deux pendant presque une heure le millier de cavaliers valéciens du commandant Philip Van Laethem, chevalier de Robert Pure-Laine. Presque tous les volontaires de Halima CoeurRapace furent tués et elle-même fut gravement blessée par un tir de Charlotte Octoviani, la capitaine des Carapaciers.

Pendant ce temps, l'absence de la cavalerie se faisait gravement sentir à l'entrée de la ville. L'infanterie valécienne était parvenue à ouvrir les portes de la ville, mais aucun renfort n'en arrivait. Sur les remparts le combat faisait toujours rage, particulièrement du côté est. Dans la ville, notre protectrice avait été encerclée par les forces de Vahya Lazhiri. Les zélotes de Liberio Del Porto, vigilant d'Iris Abisso, empêchaient tout renfort en coupant la route avec une barricade de fortune faite de chariots. Je

vis alors un grand cercle se former autour de notre comtesse adorée. Une Pyriste aux cheveux longs dorés et tatouée se détacha des forces adverses. On me raconta plus tard qu'il s'agissait de nulle autre que de Vahya elle-même. Elle lança sa lance aux pieds la protectrice de Corrèse et dégaina sa lame courbe en la pointant en direction de Mila Chilikov. Une pause irréaliste se fit dans les hostilités, tous semblaient retenir leur souffle, peu importe le blason qu'ils servaient.

Dame Chilikov chargea, la lame haute, mais la femme Lazhiri esquiva aisément. Celle-ci contre-attaqua, mais la protectrice réussit à parer de son bouclier. La Corrésienne se retourna et para deux assauts de la Pyriste. Cette dernière fit alors un tour sur elle-même et fit un croque-en-jambe à la comtesse des Semailles qui ne vit pas le coup venir. La Pyriste frappa plusieurs coups avec rage, tous bloqués par le bouclier de la Corrésienne qui le tenait au-dessus de sa tête, étalée sur son dos. Puis, dame Chilikov roula sur elle-même, abandonnant son bouclier pour frapper sa rivale dans les flancs. Touchée, la générale des armées de Pyrae tituba. La comtesse-protectrice s'élança la lame encore bien haute pour achever son adversaire, mais la vipère esquiva le coup en tombant à genou le sabre bien dressé, embrochant notre comtesse bien aimée. Avec stupeur, je vis les deux femmes s'écrouler au sol dans une mare sombre. Finalement, j'entendis le cor valécien retentir au bas des remparts.

****Seize heures****



Dans une ultime charge des Salvamerois pour reprendre le portail, Vittorio Federzoni, officier de Benito Di Ontano, tenta de se frayer un chemin à la tête des régiments de son seigneur. Ils n'eurent cependant pas la chance de se rendre bien loin, Nous les tirâmes tels des cibles à l'entraînement ; l'infanterie fit le reste. Alors que certains Corrésiens, sous les ordres du capitaine Isaac Kurkowski, prenant le relais de sa maîtresse Chilikov, prenaient d'assaut le rempart est contre les tirailleurs avhorois, la cavalerie valécienne chargeait

finalement les force de Liberio Del Porto. Le flamboyant capitaine de cavalerie Philip Van Laethem, vêtu de son armure étincelante avec la grande bannière de la Rose Bleue qui le suivait un cheval derrière, embrocha alors de sa lance, et à toute allure, le maître des zélotes. Le millier de cavaliers s'enfonça tel un couteau dans du beurre et refoula les défenseurs encore en état de se battre dans le fortin de la cité.

Sur les remparts, le capitaine Kurkowski progressait péniblement en escaladant les marches pour lentement s'enfoncer dans les rangs des tirailleurs grâce à notre couvert de flèches. Une heure plus tard, il tenait une centaine de prisonniers. Les tirailleurs d'Ambroise furent conduits poings liés et en armure au centre de la ville. Je suivis la cohorte pour constater qu'à la nuit tombée de la nuit, le fortin résistait toujours.

Astrid Sigmarsson et Philip Van Laethem sommaient les forces salvameroises de se rendre, mais tout en haut du fortin un groupe de soldats servant sous les bannières de la criminelle Madame Scarlett et

sous les ordres d'Antonia Ferrodapolso continuait de résister et tirait des traits vicieux en guise de réponse. À l'intérieur, un certain Georges Dubois, envoyé d'Iris Abisso, disait être retranché avec encore plusieurs centaines de combattants. Or, la comtesse d'Émeraude elle-même était réputée être enfermée dans le bastion. Un siège élargi fut alors créé temporairement autour du bâtiment par les brigades urbaines corrésiennes, pendant que la ville était investie de toutes nos forces.

****Dix-huit heures****

Le régiment des cavaliers de Rivecendres et les cavaliers des Vaux sous les ordres de notre bonne comtesse Mila prirent, à l'heure du repas du soir, une cinquantaine des captifs et les amenèrent au port. Je dus les escorter pour nous protéger d'une éventuelle contre-offensive. Les cavaliers roulèrent ensuite des passages du Recueil des Témoins, les enfoncèrent dans la bouche des prisonniers qu'ils lancèrent, toujours attachés, dans les eaux de baie. Ils crièrent aux prisonniers qu'ils devaient maintenant propager la bonne parole du Céleste au Capisthéon et à ses hérétiques qui le vénéraient. En observant au loin les deux navires dans la baie, je fus forcée de me dire que ces malheureux seraient probablement secourus dans l'heure qui suivait. Le message devrait toutefois se rendre à bon port.

Au retour vers le fortin, le siège n'avait pas progressé. Une rangée de prisonniers faisait toutefois curieusement une haie d'honneur devant la maison du bailli de Cuero Verde. Armes en main, ils se tenaient debout et immobiles, les yeux affolés et les pieds ensanglantés. En notre absence, l'armée valécienne avait cloué sur place, littéralement, une cinquantaine de captifs qui avaient participé à l'attaque de novembre sur les terres du renard des montagnes: Réналd de Montboisé. Au cou de la plus gradée des artilleuses un parchemin écrit au sang expliquait que ces soldats feraient désormais leur devoir : celui de protéger les innocents, même s'il avait fallu leur rappeler de force. Puis, les greniers des casernes de Carolyn Lucini furent incendiés à la torche.

Face à l'absence de plusieurs des troupes de Salvamer et d'Avhor, le général Quantus tomba d'accord avec le haut commandement corrésien qu'il était temps de partir. Il était inutile d'attaquer le fortin lui-même et provoquer encore plus de morts. La journée se terminait avec une victoire pour nous, mais à quel prix? Plusieurs absents au front laissaient désormais présager le pire à notre retour.

-Soldate anonyme, 1ère compagnie de Bogenschwarze
« Nous tenons »

Résumé : Récit de la bataille de Cuero Verde entre les forces valéciennes et corrésiennes, et leurs adversaires de Salvamer, Avhor et Pyrae. Lors d'un assaut sanglant et coûteux, les forces du sud parviennent à vaincre leurs ennemis de l'est.



MORDAIGNE

Hélène de MontFaucon se tenait enfin devant le portail de la toute nouvelle forteresse de Mordaigne, domaine du comte Krystian Rominski. C'était elle qui avait reçu la terrible mission de mettre fin aux voyages incessants des enfants de la famille Paurroi. Traité ratifié en main, elle devait sommer l'homme de rendre pacifiquement Caroline et Ludwig Paurroi, gardés en sa demeure depuis plusieurs semaines, afin qu'ils regagnent calmement leur résidence de Porte-Chêne. Toutefois, Hélène ne pouvait s'empêcher de se sentir bien faible face au colossal ouvrage d'architecture qui se dressait devant elle. Sans armée pour la supporter, escortée d'une poignée de gardes seulement, elle n'avait pour seule arme qu'un bout de papier et une promesse. Elle n'avait pas manqué de remarquer la présence de nombreux soldats de la région dans les rues environnantes et en périphérie de la cité, ce qui avait suscité une légère inquiétude en elle.

Après avoir pris une profonde inspiration, la dame se fit annoncer au maître des lieux. Celle-ci fut escortée dans la vaste salle du trône où Rominski l'attendait en compagnie des deux enfants. Apte à accueillir une troupe de soldats complète sans peine, l'espace qui hébergeait le siège du pouvoir comtal de Mordaigne rivalisait en majesté avec les domaines des palatins eux-mêmes. Lorsqu'il vit MontFaucon approcher seule, ceinte de deux maigres soldats en armure légère, le comte ne put s'empêcher de sourciller. Intrigué, il s'exclama : « Est-ce là tout ce que la comtesse-protectrice Chilikov a dépêché pour escorter ses suzerains vers Porte-Chêne? Ignore-t-elle les menaces de l'Ordre planant présentement sur Corrèse? »

- Messire, répondit Hélène tout en réalisant une révérence polie, vous n'êtes pas sans ignorer que dame Chilikov a répondu à l'appel de son époux Rénald de Montboisé afin de combattre les ennemis de Salvamer et Avhor. Ceux-là même qui accueillent et supportent ouvertement l'Ordre en leurs terres.

- Guerroyer à l'autre bout du continent un ennemi qui rôde déjà en notre demeure pourrait être considéré par certains comme un choix stratégique douteux, rétorqua Rominski. Surtout s'il risque de mener à la perte de notre famille palatine.

- C'est pour cette raison que vous dépêcherez des forces pour nous accompagner, tenta d'articuler l'émissaire avec un semblant de certitude. Vous serez en mesure de nous protéger lors de notre voyage tout en demeurant disposés à réagir advenant le débarquement des légions de l'Ordre.

- Et pourquoi Conrad Mensner ne s'est-il pas acquitté lui-même de cette tâche? C'est lui-même qui nous menaçait de débarquer en Mordaigne avec toute la chevalerie de Corrèse encore le mois dernier.

- Je...ne saurais pas répondre à cette question, messire, avoua MontFaucon. Je crois qu'il assumait qu'il n'avait plus besoin de soulever tout Corrèse contre vous car vous avez signé l'entente que je tiens ici-même, en mes mains. Cette entente fut même lue et approuvée par la princesse... »

De loin, Rominski reconnut sur le parchemin tendu la signature de son porte-parole au palais d'Yr lors du Tournoi de Théonia, Edvard Forsberg. Il s'avança de quelques pas et lut calmement le document. Hochant du chef, il sourit à Hélène :

« Excellent. J'avais eu rapport du document, mais il me fait grande joie de le lire de mes yeux et de constater que tout ceci est derrière nous. Je me rends compte que ce qui me semblait la chose juste à

faire provoque trop de dissensions au sein de notre palatinat et que la situation ne profite uniquement qu'à ceux qui nous veulent du mal. En tête de cette liste se trouve l'Ordre. Ils ont main mise sur plusieurs seigneurs du royaume et m'ont fait, par le biais de mes barons qui se sont déplacés à la cour d'Yr, des menaces non voilées sur le destin de notre seigneur. Je vais dépêcher des forces pour escorter votre convoi jusqu'à Porte-Chêne »

Hélène offrit un sourire sincère et soulagé au comte et tendit les bras à Caroline et Ludwig Paurroi qui avaient assisté à la scène sans broncher. Les deux enfants s'approchèrent d'elle, mais refusèrent une quelconque étreinte ou prise de mains. Un peu sonnée devant un tel sérieux de la part d'enfants, MontFaucon, s'inclina devant eux comme s'ils étaient les plus hauts seigneurs du royaume. Rominski ne put réprimer un rire franc : « Oui, je sais, ils sont...étonnants. ».

LE VOYAGE

Quelques jours après l'arrivée de MontFaucon à Mordaigne, une délégation digne d'un palatin avait été rassemblée en vitesse. Ser Vlad Zerkova, officier de Krystian Rominski, avait mobilisé cinq cents soldats de Vlado Trifoni en compagnie des troupes de Krezimir Balzareck. De plus, afin de soulager les enfants de cette marche pénible, un navire avait été mis à leur disposition. Néanmoins, dès que l'ordre de départ fut lancé, les enfants se retirèrent dans la cabine principale qu'on leur avait aménagée et se firent discrets. Caroline et Ludwig étaient connus pour leur dédain des longs voyages et ils supportaient mal ces longues et incessantes épopées sur les rivières et dans les campagnes.



En la présence d'une armée d'une telle ampleur, le périple entre Mordaigne et Porte-Chêne se fit sans heurt. Lors de la semaine qu'il exigea, la cohorte progressa lentement au rythme de l'infanterie. Les routes déjà enneigées et les rivières partiellement gelées freinaient parfois l'avancée des marcheurs, parfois celle du navire. Les troupes à pieds suivaient les berges de la rivière serpentant jusqu'à Porte-Chêne, ce qui ne facilitait pas leur tâche. Néanmoins, les quelques embûches rencontrées n'eurent pas raison de la détermination des voyageurs qui, finalement, arrivèrent à proximité de la capitale corrésienne sains et saufs.

C'est une cavalière seule portant sur sa cote d'armes la porte caractéristique de Porte-Chêne qui alla à la rencontre de l'avant-garde en mouvement

à une journée de marche de la cité. La femme semblait épuisée, comme si sa récente chevauchée avait été ponctuée de dangers. À distance de voix des officiers de guerre, elle déclama tout en tirant les brides de son cheval : « Wo wo...messires, mesdames, je vous suggère de resserrer les rangs à partir d'ici. Je vois sur le navire au loin les couleurs de notre palatine. Pour sa sécurité, avancez prudemment. Les Sarrens ont décidé de reprendre leurs raids sur les environs de la capitale. Les portes de Porte-Chêne sont closes et nul ne peut y pénétrer.

- Pourquoi Mensner n'opère-t-il pas une sortie afin de mettre fin à cela?, s'exclama Ser Vlad Zerkova.

- Étrange question messire, répliqua la cavalière. N'est-ce pas là l'utilité d'une forteresse : protéger le peuple et les ressources lors de raids? On raconte que le pillage est mené par Salomond lui-même. Aucune guerre n'a été déclarée officiellement, alors il va surement piller ce qu'il peut piller, puis repartir. Les seuls qui sont dans de beaux draps en ce moment, ce sont les paysans n'ayant pas réussi à se réfugier à Porte-Chêne assez rapidement et la comtesse d'Esfroy. Je me demande bien comment elle va expliquer que son époux pille les terres personnelles de sa suzeraine! »

La femme poussa un rire fatigué, comme si elle voulait faire d'une triste réalité une blague. Ser Vlad échappa un juron. S'adressant à l'un de ses subordonnés, il ordonna qu'on le suive jusqu'au navire des Paurroi afin de les informer de la situation. Hélène MontFaucon, ayant établi ses quartiers sur l'embarcation, devrait trancher et prendre une décision par rapport à la suite des événements.

Lorsque le chevalier corrésien fut monté sur le navire, il fut immédiatement accueilli par l'envoyée de la comtesse Chilikov. Une fois la situation expliquée, la femme leva les yeux en l'air, exaspérée : « Allez-y, ils sont dans leur cabine. Ils auront surement un avis à donner sur cet assaut sarren. Demoiselle Caroline est fort éveillée pour son âge. »

Du pas lourd du soldat, Vlad traversa le pont et cogna à la porte de merisier scellant les quartiers des enfants palatins. Toutefois, il n'y eut aucune réponse. Il cogna de nouveau, toujours sans effet. Impatient, il se décida enfin à pénétrer dans la pièce. Vide. Ni Caroline, ni Ludwig ne pouvait être aperçu. Le chevalier se tourna vers Hélène qui affichait elle-même un air médusé. Confuse, elle bredouilla : « Que...où...c'était Lili qui devait s'occuper d'eux...Lili...où est-elle d'ailleurs? ».

Le navire fut fouillé de fond en comble, de la cale à la vigie, et aucune trace ne fut trouvée des enfants ou de leur servante Lili. Ils s'étaient volatilisés.

****PORTE-CHÊNE****

Il y avait dans l'air comme une odeur de feuilles humides, pourrissant sous la neige nouvelle. Le pas lent des chevaux faisait crisser les branches imbibées. Quelques rares oiseaux sifflaient, s'enfuyant rapidement. Éventuellement, la forêt s'emplit des rires et des voix de centaines de chevaucheurs.

Cela faisait plus d'un an que la plupart des Sarrens n'avaient plus mis les pieds en Corrèze. Plusieurs chevaucheurs n'avaient jamais vu l'orée de la forêt, trop jeunes pour le combat quelques années plus tôt, ou participant à la défense des plaines. D'autres portaient encore les souvenirs de Porte-Chêne, et à leur selle des copeaux de la Porte rapportée à Lys d'Or. L'excitation était palpable. Après des mois de paix ou de querelles intestines, un sentiment de liberté immense s'était installé dès que les cavaliers s'étaient éloignés de la frontière Sarren pour s'enfoncer dans les vallons et les forêts corréziennes.

Le Grand Chevaucheur lui-même menait la troupe. Il connaissait bien les routes et les forêts corréziennes, ayant passé des années à combattre dans ces régions lors de la Guerre, puis ayant écoulé la dernière année à y voyager pour voir sa femme et son fils. Il ne portait pas son masque, mais son casque de fer rappelait à tous le nom du Coq de Lys d'Or. Plusieurs avaient combattu sous ses ordres, à ses côtés, alors qu'il n'était que Chef de Guerre et Protecteur des Plaines. Mais c'était la première fois qu'il menait des troupes en tant que Grand Chevaucheur et Seigneur-Paladin du Sarrenhor. Beaucoup plus calme que Sigismond ne le fut jamais, Salomond menait ses troupes avec rigueur qui rendait inconfortable plusieurs chevaucheurs, habitués à une plus grande souplesse.

C'est le 9 janvier, en milieu d'après-midi, qu'au détour d'un sentier les murs énormes et sombres de Porte-Chêne se profilèrent à l'horizon. Un murmure passa rapidement entre les chevaucheurs, rapidement remplacés par des centaines de voix. Salomond demanda un arrêt dans une grande clairière non-loin, et appela ses Chefs de Guerre. Rapidement, un plan fut organisé.

Alors que le soleil commençait à se coucher, c'est près d'un millier de chevaucheurs Sarrens qui dévalèrent les routes de Porte-Chêne, assaillant la cité à grand renfort de cris et de flamme. Salomond avait comme une impression de Déjà-vu.

« Ciel et Sang! »

L'appel s'étendit en écho dans la forêt, repris par un millier de voix.

Sur les murs de pierres de la forteresse ancestrale, les archers longs de la garde Paurroi observaient au loin les lignes de cavaliers se déchaîner. Sous leurs pieds, une vingtaine de malheureux paysans frappaient dans l'immense porte -reconstruite après la chute de la ville lors de la Guerre des Deux Couronnes- de la place-forte, espérant susciter un vent de compassion parmi les défenseurs. Or, les sentinelles ne bronchèrent pas. Ils avaient clos les portes quinze minutes plus tôt et, désormais, plus rien ni personne ne justifierait qu'elles s'ouvrent de nouveau. La protection de la grande ville primait sur la survie de quelques paysans trop lents pour trouver refuge.

Dans les campagnes et les faubourgs s'étendant en dehors des fortifications, les chevaucheurs laissèrent libre cours à leurs pulsions naturelles. Salomond, du haut de son Sorhinar sacré, scrutait les environs. Les cavaliers semblaient satisfaits de narguer les Corrésiens aux pieds de leur cité, mais lui aurait espéré trouver une ville sans défense et incapable de se défendre. Évidemment, il avait eu la sagesse de ne pas faire une telle promesse à ses guerriers. Conrad Mensner, en charge de la protection des lieux, aurait l'intelligence de ne pas opérer une sortie contre les Sarrens. Il avait participé à la guerre de cinq ans et savait à quoi s'en tenir. Et les murs de Porte-Chêne ne pouvaient pas être pris sans préparation. Le plan prenait une autre tournure.

Pendant une journée et une nuit, les Sarrens pillèrent les fermes et entrepôts qu'ils purent trouver, laissant un sillon de cadavres et d'incendies sur leur passage. Au terme du second jour, tandis que Salomond festoyait autour d'un feu avec ses officiers, une chevaucheuse arriva au pas de course : une armée de taille inconnue avait été aperçue en provenance du nord. Des guerriers de Mordaigne. Immédiatement, ses compagnons de guerre commencèrent à élaborer des tactiques de combat :

- Nous devons aller rapidement à leur rencontre pour les écraser!, annonça le premier.
- Si nous faisons cela, Mensner sortira pour nous prendre en tenailles, nous ne pouvons pas prendre ce risque, rétorqua le second.
- Craignez-vous les Corrésiens? On les a écrasés une fois, on peut le refaire!, s'exclama une troisième.
- Sonnez la retraite, trancha Salomond. »

Tous le regardèrent d'un air incrédule. Le Grand Chevaucheur s'expliqua :

« Mensner ne sortira pas. Après tout ce qui est arrivé avec les enfants Paurroi, il serait trop heureux de voir Mordaigne subir une défaite. Il les regardera se faire décimer, puis viendra nous cueillir par la suite. La Guerre des deux Couronnes a détruit la moindre once de pitié que pouvait avoir cet homme dans le passé. »

Les officiers acceptèrent ce jugement avisé. Moins d'une heure plus tard, les chevaucheurs reprenaient la route de l'Est, poursuivant toutefois leur pillage. Pendant une demi-journée, ceux-ci eurent les forces de Mordaigne sur les talons, mais les rapides chevaux sarrens parvinrent à leur éviter un affrontement direct. Le Sarrenhor regagnait ses terres, enrichit des richesses corrésiennes.

Lorsque les troupes de Mordaigne, arrivèrent finalement devant Porte-Chêne, ils trouvèrent une porte toujours close. Tandis que dame Hélène demeurait sur le navire de transport afin de mener son enquête au sujet de la disparition des enfants, ser Vlad se présenta aux sentinelles de la cité. C'est Conrad Mensner lui-même qui lui répondit : « Que venez-vous faire à Porte-Chêne, chevalier de Mordaigne? »

- Nous avons chassé les Sarrens qui saccageaient les faubourgs, répondit l'homme. Ouvrez les portes et laissez-nous entrer.

- Les enfants Paurroi sont-ils avec vous?, s'enquit Mensner.

- Ils l'étaient, mais en l'absence de vos protecteurs ils furent kidnappés sur le navire même qui les amenait ici.

- Quelle triste nouvelle. Triste et terrible nouvelle. Je doute que j'aurais pu empêcher cela. Heureusement que je suis resté ici afin d'empêcher les Sarrens d'entrer en Porte-Chêne. Imaginez si nous avions perdu les enfants ET la capitale. »

Ser Vlad garda le silence, rongé par son frein. Conrad reprit de plus bel :

« Je ne crois pas aux coïncidences, chevalier de Mordaigne. On m'écrit pour me dire d'envoyer des troupes à Mordaigne pour escorter les enfants et, quelques jours plus tard, un millier de Sarrens dirigés par le Grand Chevaucheur lui-même débarquent au pas de ma porte pour tout saccager. S'agit-il d'un complot? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je n'ouvrirai désormais cette porte que pour quatre personnes : la comtesse-protectrice Mila Chilikov, Caroline Paurroi, Ludwig Paurroi ou la princesse elle-même. Reprenez donc vos troupes et repartez d'où vous venez. Votre comte a bien du chemin à faire pour remonter dans mon estime »

Ser Vlad se retint de répondre à ces accusations infondées et regagna son armée. La situation corrésienne venait de gagner encore plus en complexité. Où étaient les enfants Paurroi? Comment la comtesse Tesar expliquerait-elle le pillage de Porte-Chêne par son époux? Les portes de la cité allaient-elles s'ouvrir de nouveau? Y avait-il eu félonie ou non? Et si oui, par qui? La poudrière ne faisait que grossir de mois en mois, menaçant d'emporter le royaume complet dans une explosion lorsque l'ultime étincelle se déclencherait.

Résumé : Les enfants Paurroi sont transférés de Mordaigne à Porte-Chêne. Or, lors du voyage, ceux-ci disparaissent. Pendant ce temps, Salomond et ses chevaucheurs sarrens prennent d'assaut les alentours de Porte-Chêne. Conrad Mensner, gardien de la cité, décide de fermer les portes définitivement. Un étrange jeu de chassé-croisé semble avoir lieu en Corrèze.



Un blanc manteau de neige couvrait désormais les terres entourant Porte-Sainte, dernière halte avant d'entamer l'ascension de la Main Céleste, alors que les aiguilles toujours vertes du genévrier réputé pour avoir abrité le Roi-Prophète se refusaient à changer de couleur malgré la saison, témoin d'une vivacité transcendant les saisons plus rudes. Non loin de là, les pèlerins avaient établi leurs camps et s'adonnaient à réchauffer leurs âmes au moyen de moult prières et chants liturgiques. La scène n'était pas atypique, si ce n'est qu'il n'y avait normalement pas un nombre si substantiel de pèlerins à cette période de l'année. En effet, le cortège avait gagné en importance depuis son départ d'Yr, lui qui n'était à la base composé que de deux hommes, à un point où la tête de la procession ne pouvait désormais plus percevoir son opposée entre les vaux. Les deux meneurs de cette pieuse marche œuvraient eux-mêmes quotidiennement auprès des pèlerins, leurs apportant soins spirituels et humanitaires afin de s'assurer que tous puissent arriver à destination en un bon état de santé. En marge du camp, les paladins hospitaliers assuraient la protection de leurs frères et sœurs dans la foi qui emprunteraient dès le lendemain la route de Haut-Dôme. Entre temps le prêcheur stylite et le pèlerin menant la procession avaient pris le temps de s'asseoir près du feu afin de revoir les épreuves accomplies. Le regard pensif, cherchant à n'omettre aucun détail, le vénérable prêcheur Gaspard entrepris donc de voir les versets des vœux ayant été respectés tandis que le pèlerin, Childéric des Martial, s'affairait à prodiguer des soins au pied du Stylite.

La route avait été longue depuis la cité d'Yr, et il y avait fort à faire pour le pèlerin avant de passer le seuil des portes de la cité sainte perchée au sommet de la Main Céleste. Celui-ci avait juré en soulevant son bâton de pèlerin, paré de trois plumes d'hirondelles aux couleurs de celles des Témoignages, qu'il renouerait avec ses vœux avant de franchir les portes du célestaire d'Haut-Dôme pour expier ses fautes. Le résultat était que celui-ci semblait désormais dans un presque aussi piètre état que son compagnon marqué par ses nombreuses retraites spirituelles.

D'abord il y avait eu Laure, là le duo s'était arrêté afin de pleurer les victimes de l'infamie, et dans le but de redonner leur dignité aux déchus. Aux abords de Gué-du-Roi, ils avaient rencontré bon nombre de cadavres d'hommes, de femmes, et d'enfants ayant été laissés à pourrir à même des terres désolées, privés d'une sépulture descente. Les pèlerins avaient entrepris d'accorder aux dépouilles des rites funéraires en accord avec les traditions célésiennes, permettant à leurs âmes de gagner la lumière du Céleste tout en limitant les risques de propagation de maladies dans la région. Le tout dura quelques jours, une charge éreintante, qui inspira bon nombre d'habitants de la région à rejoindre la procession religieuse. À partir de ce point, Iris Abisso et plusieurs Aurésiens se joignirent aussi à la délégation.

Un peu plus au Sud, non loin de la frontière sarren, les pèlerins rencontrèrent une série de bourgades ayant récemment été attaquées par des bandits en quête de vivres pour l'hiver. Les brigands étant bien connus dans la région, les villageois purent indiquer au pèlerin l'emplacement de leur campement, et ce dernier mobilisa quelques paladins hospitaliers qui avaient rejoint le convoi afin de se dresser devant l'injustice, et d'être la lance que craignent les impies. Bien mieux organisés que les brigands, le pèlerin et les quelques chevaliers l'accompagnant eurent tôt fait des bandits. Cependant, les haillons n'étant certes pas aussi efficaces qu'une armure, le pèlerin fut atteint d'une flèche à l'épaule qui devait légèrement retarder la reprise de la sainte marche. Ceci laissa néanmoins suffisamment de temps pour que l'annonce de la défaite des bandits se propage autour. Forts de quelques denrées, de nouveaux pèlerins vinrent rejoindre la procession religieuse vers Haut-Dôme, inspirés par la démarche de

rédemption du meneur. Blessé, l'homme s'étant fait le heaume que porte l'innocent n'en fut pas moins capable de reprendre son périple après que la pointe eut été extirpée de son épaule et la plaie refermée.

Puis vint la traversée des steppes, une étape longue, d'autant plus que les pèlerins faisaient pour la plupart route à pied en dehors des paladins qui les protégeaient. Si les événements précédents avaient été mouvementés, cette section du pèlerinage devait se faire dans une atmosphère sereine et reposante. Alors que le vent balayait les plaines, faisant virevolter au vent les premiers flocons de l'hiver qui commençaient à parsemer les steppes, le voyage était ponctué d'arrêts auprès de chapelles de fortunes et de retraites spirituelles afin de s'adonner à la prière, ce qui offrit l'occasion à de nombreuses personnes pieuses de joindre les rangs. Préférant laisser le gros des victuailles à la masse qui avait emboîté le pas, le prêcheur et le pèlerin s'adonnaient tous deux à un jeûne des plus stricts. C'est finalement en arrivant sur les terres du clan Volund que le pèlerin eut l'occasion de pourfendre le mal et ses engeances. Un sanglier ravageait depuis peu les champs ayant été préparés pour l'hiver, et aucun des habitants n'osait chasser le terrifiant animal de peur d'y perdre la vie. Armés de lances, le pèlerin et quelques compagnons se portèrent contre l'animal, ce qui donna lieu à une chasse forte en rebondissements. Épuisés, les chasseurs parvinrent néanmoins à pourfendre l'animal, mais pas sans grande peine. Ainsi, lors d'une dernière charge de la bête acculée, le pèlerin parvint de justesse à se mettre en travers de l'animal et de sa cible au prix d'une défense qui vint s'enfoncer dans la cuisse du pénitent. Cette blessure, bien que refermée temporairement, allait sans aucun doute nécessiter les soins attentionnés d'un médecin.

Et enfin vint Duvel, où les pèlerins en provenance de tout le royaume avaient été assimilés à la procession au confluent des routes menant vers Haut-Dôme. Depuis Bas-Cieux jusqu'à Porte-Sainte, la marche avait pris une taille telle qu'il avait fallu faire appel à un plus grand nombre de paladins afin d'en assurer le sauf conduit jusqu'au plateau de la Main Céleste. Cette dernière étape du pèlerinage avait été difficile pour le prêcheur stylite, dont le pied gauche avait tout simplement cessé de répondre à tout commandement. En cette soirée d'hiver, au campement à même Porte-Sainte, des formes sinueuses pouvaient être perçues sous l'épiderme du membre affecté, contraignant le pèlerin à procéder à leur excision à l'aide d'une dague. Il apparaissait désormais évident aux yeux des deux religieux, alors que les vers étaient graduellement extirpés de la plaie selon les soins du pèlerin, que le Stylite ne verrait pas la fin de l'hiver, sa rigueur spirituelle ayant entraîné chez lui une décomposition précoce. Plus encore, le pénitent devrait prochainement lui-même assister son prêcheur vers l'autel, sans quoi le vieillard ne pourrait jamais accomplir l'ascension de la montagne sacrée.

Au matin, à la croisée des chemins entre la route aménagée du Pied-Céleste et la voie de l'Ascension, un chemin de pierres rocailleuses coupantes serpentant à versant de montagne qu'aurait emprunté Thorstein Arhima lors de sa montée, le duo fit la rencontre de deux Compagnons qui les saluèrent.

- Commandeur des Martial, quelle voie emprunterez-vous afin de gravir la Main Céleste aujourd'hui?, demanda alors un des deux hommes d'armes d'un ton inquisiteur.

- Vous connaissez la raison de mon pèlerinage mes frères, je suis un blasphémateur, j'emprunterai donc la voie de la rédemption, la voie de la piété, celle de l'Ascension, répondit Childéric qui malgré ses blessures, aidait le frêle prêcheur à se tenir debout.

En signe de déférence face à cette décision, les paladins offrirent leur bénédiction à leur commandeur qui entreprit une marche affligeante et exigeante sur une route meurtrissant ses pieds nus. Inspirés par

cette décision, un certain nombre de pèlerins entreprirent de les suivre tandis que d'autres optèrent pour la facilité d'une voie aménagée. Si ce n'avait été du fait que son compagnon n'avait que la peau sur les os, lesquels étaient palpables à travers ses haillons, son fardeau en aurait été bien plus lourd à porter. Or, ce répit n'était qu'une maigre consolation alors que de violents vents froids menaçaient à tout bout de champ de balayer la troupe avançant sur la voie escarpée. Au terme de plusieurs heures, les pèlerins parvinrent enfin entre les murs de la cité sainte. Une étrange atmosphère semblait étouffer la ville, laissant transpirer de chaque maison et rue de l'endroit une tension palpable. Le convoi de pèlerins progressa néanmoins dans celle-ci lentement, poursuivant ses chants de pénitence.

Accueillis par leurs frères et sœurs ayant emprunté la route du Pied-Céleste, ils se laissèrent guider vers les portes du célestaire d'Haut-Dôme où les attendaient la camériste Ishtar Kadivel, à la tête des paladins de Porte-Sainte. Restant un brin contemplatif devant la majesté du célestaire d'Haut-Dôme, lequel n'avait de cesse de l'émerveiller, Childéric put se retourner vers la foule de fidèles en présence pour réaliser qu'il avait été l'étendard que suit le fidèle, celui qui avait guidé les égarés vers leur foyer. Or, il ne pouvait franchir les portes du lieu saint derrière lui avait d'avoir fait amende honorable, remplissant ainsi



les dernières exigences de ses vœux de paladin. Ainsi Childéric s'adressa-t-il à la foule :

« Aujourd'hui il m'incombe donc de me montrer digne des charges de commandeur et de paladin qui me sont échues par le Céleste, et ainsi ployer le genou sous son regard bienveillant pour faire amende honorable. C'est le cœur lourd de regrets que j'admets avoir blasphémé, et brisé mes vœux de paladin en entretenant des rapports charnels avec une femme en dehors des liens du mariage. J'ai par le fait même enfanté en dehors d'une union bénie par le Céleste, et je ne puis aujourd'hui que m'agenouiller sur les marches de ce célestaire appelé à être le véhicule du salut de l'humanité. J'implore le pardon du Très Haut, et par extension celui de mes frères et sœurs dans la foi qui portent en eux sa lumière, dont j'ai trahi la confiance par ces méfaits. Nul autre que moi ne devrait avoir à payer le prix de ce blasphème. Puissent-ils reconnaître ma souffrance, et m'assister dans cette expiation afin que ces vœux brisés et renoués ne puissent être rompus aisément.

Un pèlerinage en ces lieux serait une pénitence suffisante pour un laïc, mais j'ai prêté serment, en tant que commandeur, et à titre de paladin, d'être un exemple pour mes frères et sœurs dans la foi. Ces charges viennent avec des responsabilités, je dois rendre compte de mes actes, et je ne saurais m'en montrer digne qu'en laissant mes propres paladins juger de la sentence appropriée pour que je puisse rejoindre leur rang. Gaspard, vous me battrez ici en public jusqu'à ce qu'on juge que j'ai renoué avec mes vœux. »

- Mon garçon, le pèlerinage est complété, tu as expié tes fautes, je refuse d'en faire plus, dit le vieillard qui avait vu le commandeur grandir.

- Soit, si vous refusez cet ordre, il devra être rempli par quelqu'un d'autre. Dame Kadivel, prenez le relais du Stylite et faites ce que vous avez à faire, rétorqua le commandeur, genoux au sol.

Sans broncher, la paladin Kadivel descendit de son destrier. Ses troupes de quelques centaines de frères et de soeurs de la foi, les paladins de Porte-Sainte, observaient devant la scène un silence complet. Trois hommes et deux femmes lui emboîtèrent le pas, ses fidèles capitaines, et prirent position à distance respectueuse du commandeur alors qu'Ishtar se rendit auprès de lui. Le regard à la fois serein et distant, elle fit signe à un de ses capitaines d'aider le Stylite à s'éloigner. Le pauvre homme n'avait pas à observer la suite: Il n'avait pas à contempler ce qu'allait endurer l'enfant qu'il avait vue grandir et devenir un homme. Une des capitaines s'approcha avec un recueil des témoins qu'elle donna à dame Kadivel, celle-ci offrit un parchemin en retour. La Pyriste prit parole haut et fort, citant les vœux sacrés du paladin.

« Peu importe les passions, je ne prendrai ni épouse, ni époux et ne mettrai en ce monde nul enfant. Peu importe mes aïeux, je ferai du Céleste et de son peuple ma seule famille, de sa création mon seul fief. Peu importe les terreurs, ma parole sera unique et sans appel. »

Un léger silence suivit alors qu'un des capitaines d'Ishtar vînt lui donner une canne fine d'osier, un outil de discipline physique. La capitaine qui tenait le parchemin donné par dame Kadivel alla installer le dit parchemin devant le commandeur sur un lecteur de bois massif spécialement amené à cet effet afin qu'il puisse lire aisément la longue liste de noms. D'une voix toujours calme et modérée, Ishtar reprit parole.

« À votre demande, Commandeur, j'exécuterai la peine et le châtement décrits par le Roi-Prophète dans la septième part du Témoignage de l'Omniscience dans le Recueil des Témoins. Néanmoins, l'enfant bâtard étant déjà né et les souffrances de la mère passée, je me tourne alors vers les souffrances de Votre Vraie Famille que vous avez abandonnée et trahie : Nous tous, vos frères et sœurs dans la foi. Il est consigné sur ce parchemin toutes personnes à qui vous avez fait prononcer les vœux alors que vous aviez déjà brisé honteusement les vôtres et faisiez perdurer le simulacre de votre droiture infaillible ou de votre pureté en n'expiant pas immédiatement votre blasphème à la suite de votre faute. Ces noms sont des paladins encore droits et purs ou des membres qui ont de bonnes raisons de se sentir lésés par les apparences que vous avez tenues aussi longtemps malgré vos fautes et aux dépens de notre confiance aveugle. Chacun de ces noms devra traverser vos lèvres et requiert l'attention de votre personne au court du châtement...Monseigneur, commençons. »

La militaire pyriste leva une main solennelle à ses troupes et les quelques centaines de paladins de Porte-Sainte commencèrent des chants religieux ayant comme thème le courage, la droiture, la sublimation de l'âme et le pardon. Ce fut enveloppé par la beauté des chants qu'Ishtar assena sans relâche, pendant plusieurs heures, des coups au Commandeur Childéric des Martial. Le visage de marbre, celle-ci n'arrêta pas avant la fin de la liste et ce même quand la canne finie par mordre la chair à vif à force de coups cinglants. Lorsque la dernière demande de pardon et le dernier nom fût enfin prononcé, la paladine leva à nouveau la main, ce qui fit naître un silence tout aussi apaisant que la beauté des chants. C'est dans ce silence complet, cette ambiance irréelle, qu'elle regarda le pauvre homme ensanglanté, possiblement transi de froid, encore à genoux. Respectant la beauté du silence

sacré qui s'était installé, elle retira sa cape, une cape noire sans prétention et la déposa sur les épaules à Childéric. Elle posait ainsi, devant les yeux à tous, un ultime geste de pardon, d'acceptation et de protection envers le commandeur: en son nom et celui des paladins qui la suivent. Une de ses mains resta un moment sur l'épaule de celui-ci avant de relâcher. Le visage impartial, celle-ci quitta le centre d'attention et rejoignit le coeur de ses troupes.

Possédé par le froid et la douleur, le commandeur était encore à genoux sur les marches du célestaire. Son regard, orienté par sa capuche vers la neige ensanglantée devant lui, ne s'en détourna qu'au moment où il fut rejoint par une autre paladine. La femme en armure s'abaissa à ses côtés pour l'aider à se redresser. D'un ton serein, elle s'adressa au commandeur en ces mots : « C'en est fait mon pieux cousin, il est maintenant temps de se relever. Je vous assisterai jusqu'à l'intérieur du célestaire, nous y prions le Céleste ensemble. »

Les pieux hospitaliers progressèrent alors ensemble vers l'ultime étape de leur pèlerinage : l'intérieur du célestaire de Haut-Dôme. Or, ce qu'ils n'avaient pas remarqué depuis leur arrivée devant ses marches, c'était la présence d'une cinquantaine de jeunes religieux formant un cordon devant les majestueuses portes du lieu saint. Habillés à la manière des ecclésiastiques du Haut Pilier -intendant du célestaire valécien-, ils contrastaient toutefois grandement des vieillards et théologiens auxquels les pèlerins étaient habitués dans les quartiers généraux de la congrégation. Lorsque Childéric et ses accompagnateurs furent à mi-chemin dans leur progression, un garçon d'une vingtaine d'années s'avança. D'une voix claire, il fit son décret :

« Pèlerins de la Compagnie hospitalière, nous sommes heureux de vous voir aux pieds de la Maison du Céleste. Votre dévotion envers les écrits du Recueil des Témoins et votre désir d'obtenir rédemption auprès du Dieu pour vos fautes sont à votre honneur. Malheureusement, j'ai la tristesse de vous informer que le célestaire de Haut-Dôme est en ce jour clos aux pèlerins. Sous le décret de la nouvelle Oratrice du Haut Pilier et intendante de ce lieu sacré, Amaline de Clairval, les portes du célestaire doivent demeurer closes le temps que ses occupants procèdent aux changements découlant d'une transition entre les Orateurs. Vous nous en voyez désolés. »

Péniblement, le commandeur des Martials leva la tête. D'une faible voix rauque marquée par la fatigue et la douleur, il s'exclama : « L'Oratrice...de Clairval? Le conclave devant déterminer le nouvel Orateur doit...être tenu en ce moment à Yr. Il est impossible...que la nouvelle d'un choix et des ordres de ce genre...aient pu arriver ici aussi rapidement... ».

Le jeune homme hochait de la tête négativement, un sourire compatissant sur les lèvres :

« Commandeur, il fut décidé que le conclave d'Yr ne pouvait être reconnu par les Vrais fidèles de la Foi. C'est ici, dans les quartiers ancestraux du Haut Pilier, que doit être tenue cette vaste assemblée. Des fidèles venus d'aussi loin que Laure, du Val-de-Ciel et de Corrèse décidèrent à l'unanimité que la séminariste Amaline de Clairval devait désormais mener le Haut Pilier. Regardez autour de vous et vous verrez que, ici, cette décision est déjà acceptée et assimilée. »

Les pèlerins en visite portèrent alors attention aux gens assistant à la scène tout autour d'eux. Un peu partout, des hommes et des femmes à l'air méfiant les toisaient. La vaste cohorte de la Compagnie hospitalière n'était assurément pas en danger, mais on sentait qu'une « mauvaise décision » de la part

de ses meneurs allait potentiellement dégénérer. Le commandeur des Martial leva la main afin d'indiquer à ses subordonnés de demeurer silencieux. Il reprit dans un murmure :

« Lorsque Thorstein Arhima accomplit son pèlerinage en ces lieux, ce célestaire n'existait point. Pourtant, il reçut la bénédiction suprême du Très Haut. En posant les pieds ici, j'ai l'intime conviction que ma route de rédemption est terminée et que le Dieu m'acceptera de nouveau dans sa lumière. »

Le paladin hocha de la tête pour se persuader lui-même et invita les siens à rebrousser chemin vers l'entrée de la ville. Sous les regards attentifs des témoins, la délégation s'éloigna du célestaire où siégeait désormais une nouvelle Oratrice.

Résumé : Childéric des Martial effectue un pèlerinage vers le célestaire de Haut-Dôme afin de se repentir d'une terrible faute. Après son acte de contrition, il se fait refuser l'accès à l'intérieur du célestaire par la nouvelle Oratrice du Haut Pilier, Amaline de Clairval.